

# Entrevue avec Ginette Anfousse

*Michael Klementowicz*

Ginette Anfousse est née dans un quartier ouvrier de Montréal, elle est la deuxième de trois filles d'un père tailleur de métier et luthier dans ses temps libres et d'une mère de famille pianiste-musicienne. Elle est mariée depuis vingt ans et a une "grande fille." Elle a étudié à l'École des Beaux Arts et a travaillé d'abord à Radio-Québec comme concepteur visuel. Installée aujourd'hui dans les Laurentides à Val-David elle consacre une bonne partie de son temps à écrire et illustrer des livres pour enfants. Son premier grand succès est venu avec la série des "Pichou." En 1978, elle a reçu pour ces albums le "Prix de la littérature de jeunesse" du Conseil des Arts du Canada et en 1980 "The International Board of Books for Young People Award" au XVII<sup>e</sup> Congrès à Prague, Tchécoslovaquie.

KLEMENTOWICZ: Ginette Anfousse, d'après vous, quelle est votre situation?

ANFOUSSE: Je m'appelle Ginette Anfousse — je suis une femme vivant sur le continent nord-américain — si je dis le continent nord-américain c'est parce que c'est assez précis pour moi. J'arrive d'un voyage de six mois aux Antilles — j'ai déjà vécu un bout de temps en Europe. Je connais un petit peu les Etats-Unis alors ça devient de plus en plus précis pour moi de dire que je vis sur le continent nord-américain et je pense que ça paraît aussi dans mes livres à cause de l'espace, à cause du climat, à cause du rythme des saisons et du rythme de la vie ici. Et je pense que ma façon de dire et d'illustrer les choses a vraiment son origine ici. Aujourd'hui plus particulièrement j'écris et j'illustre des livres pour les enfants.

KLEMENTOWICZ: Quelle est la vision que vous avez de votre métier?

ANFOUSSE: Je pense que c'est une grande responsabilité de parler à un enfant et je pense qu'on ne peut plus parler aux enfants comme la Comtesse de Ségur l'a fait — bien sûr, elle a bien fait au moment où elle l'a fait mais je pense qu'aujourd'hui, c'est important de tenir compte de ce qui se passe, de ce qui est, de ce qui s'est compris de tout ce qui est arrivé à cause des découvertes qui ont été faites au 20<sup>e</sup> siècle. Je pense que cela a complètement changé notre vision du monde et je pense à ce moment-là à Darwin, à Freud, à Ibsen, à Marconi etc. . . et bien sûr ça veut dire la psychologie, l'anthropologie, ça veut dire la télévision, la radio, ça veut dire le cinéma qui ont vraiment changé notre façon de vivre et même quand on écrit pour les enfants il faut tenir compte de cela. Je peux dire que ce monde me préoccupe — ce qui se passe dans le

monde c'est important pour moi et j'essaie de le faire passer dans mes livres et mes histoires et même dans mes images.

KLEMENTOWICZ: Avez-vous toujours aimé dessiner?

ANFOUSSE: Je pense que oui parce que je ne me souviens pas en examen rétrospectif de quand j'ai commencé à dessiner parce que j'ai l'impression que j'ai toujours dessiné. Je me souviens même quand j'étais petite puis le nettoyeur arrivait avec les chemises de mon père qui étaient toujours placées autour d'un carton. Maman m'appelait tout de suite pour me dire que "voilà des cartons c'est pour toi tu peux dessiner là-dessus." C'était merveilleux parce que c'était de grands cartons sur lesquels je pouvais commencer des dessins.

KLEMENTOWICZ: Comment êtes-vous parvenue à écrire et illustrer vos propres livres?

ANFOUSSE: D'abord si on m'avait demandé à cette époque-là d'écrire un livre pour les enfants jamais je ne l'aurais fait parce que jamais je me serais pensée capable d'écrire un livre. Mais c'est arrivé un peu traîtreusement — j'avais fait une série de dessins avec un personnage qui jouait à la cachette et c'était une série uniquement d'illustrations. Quand je l'ai poursuivie et ça a fait comme une histoire d'un enfant qui se cachait dans différents endroits, j'ai eu l'idée de mettre quelques mots ou quelques phrases en bas des images pour que ça devienne un livre et c'est comme ça que j'ai fait mon premier livre. Mais par après je me suis rendu compte que j'avais beaucoup de plaisir à écrire. Quand je suis arrivée dans les deux histoires de "Fabien" je pense que les livres comportent beaucoup plus de texte que d'images — le texte a pris une place très importante dans ces livres-là. Je suis arrivée à vraiment écrire des livres par le biais de l'illustration qui était en fait mon métier de départ et qui l'est toujours.

KLEMENTOWICZ: Comment feriez-vous la description de votre style?

ANFOUSSE: Le style c'est un mot peut-être que je n'aime pas beaucoup parce que j'ai l'impression que c'est figé dans le temps. Alors disons que j'aimerais avoir un style qui évolue, qui change avec ma vie, qui change avec toutes les choses qui m'arrivent. Quant à écrire en soi, je ne sais pas exactement quoi vous dire. Je pense qu'il y a des gens mieux placés que moi pour qualifier ma façon de dessiner.

KLEMENTOWICZ: Dans quel médium travaillez-vous? Aquarelle et encre? autres?

ANFOUSSE: Evidemment le médium que je privilégie est surtout l'aquarelle. J'aime beaucoup travailler avec l'eau — évidemment j'utilise aussi les encres, j'utilise la mine de crayon qui m'intéresse beaucoup. Mais travailler l'aquarelle, travailler avec l'eau c'est plus près de moi — ça va mieux avec mon tempérament.

KLEMENTOWICZ: Discutez un peu votre utilisation des couleurs vives.

ANFOUSSE: Je pense que vous avez dans les mains actuellement la série de "Pichou"; alors c'est sûr que dans la série de "Pichou," les couleurs sont très fortes et très vives. A ce moment-là j'avais décidé d'utiliser des couleurs vives

parce que ce qui se faisait au niveau de l'édition de livres pour enfants me semblait toujours des couleurs mortes, sombres — c'est peut-être parce qu'à ce moment-là les éditeurs n'avaient pas les moyens d'aujourd'hui et bien sûr que ces livres-là ont été faits il y a longtemps et ils avaient ce problème en tête. Aujourd'hui, avec les moyens qu'on a, les éditeurs sont capables d'arriver à des raffinements et des subtilités extraordinaires. Actuellement je suis en train de travailler un livre pour *Ovale* où les couleurs sont beaucoup plus douces, beaucoup plus pastels, beaucoup plus subtiles parce que je sais maintenant que les moyens pour les rendre sont quasiment infinis — on se sert même du rayon laser alors, vous voyez qu'il n'y a plus de problèmes.

**KLEMENTOWICZ:** Est-ce que vous avez une couleur préférée? Comment utilisez-vous les couleurs?

**ANFOUSSE:** Je ne peux pas vous dire que j'aie une couleur préférée. Pour moi les couleurs sont là les unes par rapports aux autres. Si un livre à un moment donné jette plus dans le bleu je ne peux pas vous dire pourquoi je l'ai choisi; mais je me suis rendu compte que souvent après avoir fait, je ne sais pas, un livre comme *Le Savon* qui est tiré dans le vert, j'ai fait un livre sur les fêtes qui est tiré dans le rose. Disons que ce n'est pas moi qui décide ça. Mais pour répondre avec précision, je n'ai pas de couleur particulière et quand j'utilise des couleurs je les utilise uniquement dans un but visuel; ce n'est pas du tout dans un but psychologique ou quoi que ce soit, parce que je n'ai pas de données là-dessus, parce que je ne connais pas les implications d'une couleur sur l'atmosphère ou le tempérament de quelqu'un; alors je me sers plutôt de mon intuition et de mon plaisir par rapport aux couleurs.

**KLEMENTOWICZ:** Vous vous servez de la perspective d'une façon intéressante. Pouvez-vous m'en parler un peu? Je pense à des choses comme la distorsion etc. . .

**ANFOUSSE:** Quand vous parlez de la perspective — quand vous parlez de la distorsion dans mes dessins — pour moi ce ne l'est pas tout à fait. Quand je dessine, le problème du visuel n'est pas de rendre la chose réaliste, c'est un problème de ligne, c'est un problème de rythme, c'est un problème de volume, c'est un problème de couleur, c'est un problème d'harmonie. Alors à un moment donné, si je fais une grosse main c'est parce que j'ai un grand espace blanc à remplir et le contour, ce qu'il y a au fond de l'image, est aussi important que l'objet dessiné. Pour moi ce n'est pas la précision ou le réalisme du dessin qui compte c'est plutôt l'harmonie. Si je peux qualifier la chose on m'a dit que la distorsion répondait au fait que j'étais près des enfants. C'est une façon peut-être de voir la chose. Pour moi, c'est sûr, les objets que je mets autour de personnages comme Jiji ce sont des objets plus gros peut-être parce que je suis myope, peut-être aussi parce que je sais que les enfants voient toujours le monde autour d'eux plus grand parce qu'ils sont petits. Alors ce sont toutes des raisons qu'on peut imaginer par après parce que, disons, au départ, pour moi quand je les dessine, ce n'est qu'un problème d'image, de couleur, de forme et d'espace.



KLEMENTOWICZ: Pouvez-vous me parler de la genèse de Pichou, cette étrange et adorable créature?

ANFOUSSE: Ça m'amuse beaucoup. D'abord c'est il y a longtemps, Pichou a été créé en effet il y a 12 ans, peut-être 15 ans. A ce moment-là je dessinais pour mon plaisir des animaux mélangés pour jouer, pour voir ce que c'était pour faire et puis je faisais ça et je les montrais à ma fille. Puis à un moment donné en lisant un magazine j'ai vu le peintre Salvador Dali qui se promenait avec un tamanoir dans les rues de Paris et l'animal était tellement étrange, c'était comme si on l'avait dessiné. Il était bizarre. C'était un mélange d'ours avec un tronc d'éléphant et avec une queue de renard. Cette image m'a beaucoup touchée et puis quand j'ai fait les premiers dessins de Jiji puis de son jouet j'ai pensé à dessiner un tamanoir parce que c'était pour moi quasiment un animal imaginé, alors qu'il était réel et puis il correspondait bien au tempérament que je voulais donner au jouet de Jiji.

KLEMENTOWICZ: Pourquoi Pichou? Le nom ainsi que la créature?

ANFOUSSE: Je l'ai appelée Pichou pour une raison pour moi importante c'est qu'on disait toujours "laid comme un Pichou" et j'ai trouvé ça amusant de prendre un objet qui n'était pas beau — qui était un animal qui n'était pas nécessairement agréable à regarder et d'être attiré par cet animal, à l'aimer quand même et plus que ça l'aimer malgré sa laideur. Et puis dans *Mon ami Pichou* d'ailleurs Jiji le dit "il a peut-être l'air vilain mais moi je l'aime. C'est mon Pichou, mon animal à moi, mon ami à moi" alors c'est pour cela qu'il s'appelle Pichou. Et puis son origine, c'est un animal qui semble quasiment imaginaire mais qui existe pour vrai et qui n'était pas particulièrement beau. En tout cas il ne fait pas partie des clichés de ce qui est admis comme beau. Alors il faut le connaître pour le trouver beau et pour moi c'était très important que dans les livres, cet animal ait ces qualités-là parce que pour moi c'est une qualité

d'être aimé parce qu'on nous connaît et non pas parce que tout le monde aime la chose parce que c'est un cliché, parce que c'est beau ou parce que c'est entendu. Alors il y a comme un petit effort à faire pour aimer Pichou. Puis de ce côté là ça me fait rire un peu parce que j'ai reçu des lettres de mères de famille qui m'ont dit "comme c'était comique quand j'ai vu l'animal dessiné pour la première fois, mon Dieu qu'il est laid et j'ai tellement lu les contes à mes enfants qu'aujourd'hui je ne peux pas imaginer pourquoi je l'ai trouvé laid au début" et puis pour moi ça touche beaucoup ça — c'est un peu l'origine de Pichou.

KLEMENTOWICZ: Est-ce qu'il y a eu un animal en peluche comme lui dans votre enfance?

ANFOUSSE: Quand j'étais petite, moi, je n'avais pas de jouets en peluche comme ça. J'avais des poupées. Evidemment quand j'ai eu ma fille c'est la première chose que je me suis empressée de faire. Je l'ai fait peut-être parce que j'en avais manqué, je ne sais pas, pour moi c'est difficile à dire, mais j'ai eu beaucoup de plaisir à acheter des jouets en peluche pour ma fille et même je les prenais toujours très gros — c'est une autre de mes manies. Ma fille, elle, aurait préféré peut-être des choses plus petites, plus de poupées mais moi j'aimais les jouets en peluche — les jouets qui étaient gros, qui étaient bizarres et je pense que ma fille en a eu beaucoup et moi je n'ai pas eu de ces jouets.

KLEMENTOWICZ: Est-ce que vous avez une illustration préférée? Quelle a été son évolution? J'aime en particulier les oiseaux dans *La Chicane*. Pourquoi ont-ils l'air ainsi? Ils sont très fantaisistes.

ANFOUSSE: Comme je n'ai pas d'illustration préférée, je vais essayer de parler de celle que vous avez choisie — celle des oiseaux dans *La Chicane*. Je prends celle où l'on voit l'école et les oiseaux qui passent devant. Je vais essayer de vous en parler à ma façon.

Quand j'ai fait le dessin je n'avais pas pensé, je l'ai intuitivement dessiné; mais si je regarde et j'y pense je peux vous dire à quoi ça me fait penser. D'abord l'école qui est dessinée, c'est l'école où je suis allée quand j'étais petite et je ne le savais pas quand je l'ai dessinée, ce n'est que par après que je l'ai reconnue. Je vois le drapeau qui flotte sur l'école, pour moi ça a un contenu d'identité important, c'est le drapeau du Québec — ce n'est pas un geste politique c'est un geste de reconnaissance, d'identité. Pour moi la langue française est très importante alors je pense aussi que je l'ai mis en évidence parce que c'était évident pour moi, même si je n'en étais pas consciente quand je l'ai dessiné. Si je regarde l'école qui est en briques comme les écoles qu'on voit et si j'essaie de me souvenir de ce que c'était, l'école pour moi, quand j'étais petite, ce n'était pas un milieu agréable. Je n'ai pas de bons souvenirs de l'école. J'ai surtout des souvenirs tristes. Je pense que c'est un endroit où on humiliait plus les enfants à cette époque-là. Si je regarde les oiseaux ça me fait penser à des drapeaux ce qui me fait rire de vous dire ça mais si je les regarde aujourd'hui ça me fait penser aux drapeaux. Cela me fait penser aussi à des feuilles, à la liberté,

à quelque chose de magique, de vivant, et quand je les vois puis je vois l'école derrière c'est vraiment plaqué sur l'école. Je pense que c'est une façon de rendre l'image que j'ai dessinée plus vivante, moins morte, moins grise, moins structurée, moins raide plus vivante, plus heureuse, plus gaie et c'est un peu à cela qu'elle me fait penser. Je ne sais pas — si je regarde un peu en bas de la page je vois la phrase qui me fait sourire un peu parce que ça dit "Tu vois l'école là c'est l'école de mon frère." Ça me fait rire parce que peut être quand j'étais petite c'était l'école des autres mais pas pour moi parce que pour moi aller à l'école quand j'étais toute petite c'était d'ur. Je n'avais pas l'impression d'être comprise et encore pire j'avais l'impression qu'on s'imaginait que je ne pensais pas. Aujourd'hui je ne sais pas, je suis une adulte et d'abord comme mère je suis allée à l'école de ma fille et je pense qu'encore aujourd'hui on ne s'imaginer pas jusqu'à quel point les enfants pensent, comprennent, on les sous-estime souvent et on ne fait pas assez appel à leur intelligence, à leur jugement, à leur générosité. Quand je regarde cette image-là c'est ça que j'ai à dire. Elle a un contenu émotif et graphique qui me concerne encore aujourd'hui, même si elle a été faite il y a 8 ans.

KLEMENTOWICZ: Quand vous pensez au commencement d'un livre où commencez-vous... avec l'image ou le texte?

ANFOUSSE: Je pense que c'est avec ni l'un ni l'autre. Il faut que je commence, si je dois commencer, par une idée puis je pense que quand je sais commencer je sais comment le livre va se faire — je sais ce que va être le livre, alors c'est très important pour moi la première image. En fait et si je regarde comment j'ai commencé *La Chicane*, la petite fille est de dos et elle dit "je n'ose pas me retourner." Je pense qu'on comprend tout de suite tout ce qui va arriver. Quand elle est malade dans sa chambre et on voit qu'un carton sur sa porte dit "Défense d'entrer," tout de suite on est pris avec toute l'histoire et tout le problème. Elle est seule. On a pitié d'elle. Personne ne peut entrer. Même Pichou est dehors alors pour moi la première image — la première page, les premiers mots doivent comporter tout ce qui va se passer dans le livre; alors je ne peux pas vous dire si c'est le texte ou l'image — c'est vraiment guidé.

KLEMENTOWICZ: Que pensez-vous des liens entre le texte et l'image?

ANFOUSSE: Quand j'ai l'idée du livre et que je fais un espèce de storyboard, il m'arrive parfois de trouver les images et ne pas trouver les mots en dessous et parfois de trouver les mots et ne pas trouver l'image, mais jamais je n'aurais écrit tout le livre et plaqué les images là-dessus ou l'inverse. Je veux dire, pour moi ça fonctionne ensemble. C'est un peu comme faire du jazz, parfois c'est tel instrument qui prend le dessus parfois c'est l'autre; alors parfois c'est le texte parfois c'est l'image qui répond au texte et ainsi de suite. Pour moi c'est vraiment un tout et comme les albums pour les tout petits ce sont les images. J'aime beaucoup être responsable des deux et pour moi ça m'aide énormément — le fait que je puisse travailler autant sur le texte que sur les dessins.

KLEMENTOWICZ: Avez-vous consciemment écrit les livres avec l'intention

de faire apprendre les jours de la semaine, les saisons, les couleurs etc. . . ANFOUSSE: Je peux vous dire que ma fille était jeune à l'époque où j'ai écrit les livres. Plus que donner du plaisir, les jeux peuvent apprendre certaines choses aux enfants. A un moment donné c'est elle qui a besoin de savoir l'heure, je dis elle, parce que c'est une fille, c'est elle qui me demandait d'apprendre, alors j'étais évidemment consciente dans les livres en rajoutant cet élément-là mais je ne pense pas que mon propos ait été uniquement de lui faire apprendre ces choses ou que c'était la raison primordiale pour moi de faire le livre. C'était d'abord de jouer ou de raconter une histoire. Prendre un thème sur la vie des enfants dans le quotidien puis de voir ce que je pourrais en faire. Mais comme j'ai vécu avec ma fille toute son enfance puis que j'ai senti jusqu'à quel point c'est elle qui me demandait des précisions sur le monde qui l'entourait, la notion de connaître fait partie pour moi de n'importe quel album pour les enfants, de n'importe quelle façon de parler aux enfants, parce que j'ai l'impression que c'est des yeux ouverts qui veulent savoir et qui veulent comprendre le monde qui les entoure. Et ça reste que la maison, leur chambre, les jouets comment c'est fait, le cadran parce qu'il leur dit l'heure de se coucher, l'heure de se lever, l'heure de la collation, le cadran fait vraiment partie de la vie des tout petits. Et puis je ne sais pas, quand je pense au monde des adultes, je trouve juste dommage qu'on ait laissé parfois tomber cette notion parce que pour moi savoir c'est connaître. C'est la chose la plus stimulante, ou la chose la plus agréable dans la vie et c'est pour cela que je pense toujours à cela un peu dans mes livres mais jamais comme d'une contrainte, jamais comme quel que chose qu'il faut apprendre à tout prix ou qui arrive naturellement ou de soi, qui est naturelle.

KLEMENTOWICZ: Avez-vous écrit pour d'autres groupes d'âge? Lequel préférez-vous et pourquoi?

ANFOUSSE: J'ai écrit pour des enfants plus vieux l'histoire de Fabien. Evidemment les textes sont plus longs, plus complexes aussi. Actuellement je suis en train de faire un livre pour un peu plus vieux que les livres de Pichou. Ce sera pour des enfants de six, sept, huit, neuf ans peut-être dix. Ce sont des livres-jeux et les données, le fond sont les mêmes que pour les tout petits, mais à cause de la complexité du jeu ou des problèmes proposés ça va toucher un âge plus avancé.

Je n'ai pas d'âge que je privilégie. Je considère que l'enfance ça se promène entre un jour et douze ans — à partir de douze ans, quand les problèmes sexuels arrivent les thèmes qu'on propose dans les livres de jeunesse débordent les problèmes de l'enfant. Je pense qu'à douze ans on devient un adulte. Je ne sais pas comment définir l'adolescence. Je ne sais pas jusqu'à quel point ça existe pour vrai. C'est peut-être un passage parce que la civilisation aujourd'hui tient les enfants à l'école et qu'ils ne sont pas responsables de gagner leur vie plus longtemps. Je pense que psychiquement et intellectuellement à douze ans on a tout pour prendre le monde des adultes et je ne vois pas pourquoi on ne va

pas dans les bibliothèques des adultes et je ne vois pas avec quel propos on pourrait nous toucher. En tout cas, c'est un problème pour moi, l'adolescence, parce que moi je suis passée de la petite bibliothèque au monde des adultes. Je n'ai pas eu de livres mitoyens alors je ne sais pas — je serais peut-être mal à l'aise de parler à ce monde mitoyen. Par contre le monde que je considère comme l'enfance entre un jour et douze ans c'est tout pareil — c'est juste le nombre de mots parce qu'il y a un problème de lecture, de forme. Ce n'est pas un problème de fond parce que je pense que les vrais thèmes, les vrais problèmes sont les mêmes d'un jour à douze ans. Si je n'écrivais pas pour ce groupe d'enfants entre un jour et douze j'écrirais pour les adultes qui forment l'autre moitié de la population. Pour moi je pense que c'est le même problème d'écriture ou de recherches. J'ai choisi de travailler avec les enfants pour le moment et j'en ai pour un bon bout de temps.

KLEMENTOWICZ: Comment les traductions ont-elles été faites?

ANFOUSSE: Je peux vous dire qu'il y a seulement la série des *Pichou* qui est traduite et c'était quelque chose qui a été fait d'une façon très particulière parce que c'est un ami qui a traduit les livres et je pense qu'il a pris plus de temps à les traduire que moi j'ai pris de temps à les écrire. C'est quelqu'un qui avait beaucoup de respect puis il m'a proposé des phrases, l'esprit dans lequel les choses étaient dites en français et qui respectait justement cet esprit en anglais. J'ai passé beaucoup beaucoup de temps avec lui sur la traduction, même plus comme je vous ai dit que quand j'es les ai inventés carrément en français. Je veux vous dire aussi que je ne parle pas anglais et qu'il a fallu trois personnes, il y avait le traducteur et une personne qui me retraduisait l'esprit en français de ce qui était la proposition du texte anglais de la traduction. Cela m'a fait beaucoup rire, puis souvent ça impliquait plus de choses que moi j'avais eu conscience de dire juste en français et à un moment même, il m'est arrivé de penser qu'avant de faire publier un texte en français on devrait le faire traduire parce que ça me faisait sentir le poids de ce que je disais, le moment où, la personne qui traduisait m'interrogeait sur mon texte. En tout cas c'est une façon de voir les choses.

KLEMENTOWICZ: Vos livres ont-ils eu une certaine popularité hors du Québec?

ANFOUSSE: L'éditeur anglophone est en Ontario. Les livres sont vendus à travers le Canada. J'ai eu à rencontrer des enfants parce que j'ai été invitée dans toutes les provinces anglophones. C'est arrivé souvent de voir qu'ils les savaient par coeur. Je pense qu'ils sont populaires mais je ne peux pas vous dire exactement le nombre d'albums vendu parce qu'il faudrait que je fasse un calcul, mais je peux vous dire que je pense que oui, ils sont très populaires. Ils sont populaires parce que les enfants anglophones les lisent mais aussi les livres français sont populaires parce qu'il y a beaucoup de classes où on enseigne le français et on se sert de ces livres-là pour apprendre le français. Ce sont les anglophones qui utilisent des livres francophones.



KLEMENTOWICZ: Vos livres sont-ils vendus ailleurs? En Europe ou aux Etats-Unis?

ANFOUSSE: Je ne sais pas s'ils sont vendus aux Etats-Unis, mais par contre en Europe ils sont distribués en France, en Belgique, en Suisse et ça roule. Vu que je n'ai pas d'éditeur, c'est un distributeur. A causes des douanes et des problèmes économiques que je ne connais pas dans les détails les livres sont vendus vraiment cher mais quand même il y a plusieurs de mes livres sur le marché européen.

KLEMENTOWICZ: Est-ce qu'il y a eu des influences sur votre création?

ANFOUSSE: Quand on parle d'influences on peut parler d'influences directement dans le métier. C'est sûr qu'on en subit tous; je ne sais pas moi particulièrement où j'ai pris les miennes. Mais, je peux vous dire une chose par exemple *tout* influence, ça peut être un dessinateur comme un auteur ou une émission à la télévision ou le chat qui passe dans le champ, des enfants qui marchent dans la rue ou n'importe quoi. Ça vient de partout et disons que je n'ai pas une personne qui fait des illustrations ou une personne qui écrit qui serait un modèle pour moi mais je pense qu'il y a beaucoup de choses que je vois dans la littérature de jeunesse ici et ailleurs que je trouve intéressantes et vivantes. Je ne pourrais pas faire un partage de ce qui revient à un et de ce qui revient à l'autre. J'espère un jour aussi que mes dessins vont influencer quelqu'un ou mes textes ou ma façon de voir parce que la vie c'est comme ça et c'est bien que ça soit comme ça.

KLEMENTOWICZ: Avez-vous déjà illustré les livres d'autres auteurs? Est-ce que cela vous intéresserait?

ANFOUSSE: Je n'ai jamais illustré de livres d'autres auteurs et je ne pense que ça soit quelque chose que je fasse — autrement dit je ferais des textes que d'autres pourraient illustrer mais je ne pense que moi j'illustrerais des textes d'autres auteurs tout simplement parce que l'idée d'un livre, c'est une chose que je fais plus rapidement que les dessins. Les dessins c'est une longue cuisine c'est long faire vingt illustrations par livres ça prend deux mois parfois trois alors que l'idée, l'esprit, le texte ça se fait plus rapidement et comme j'ai beaucoup d'idées de livres dans la tête, je ne vois pas comment je mettrais autant de temps pour illustrer l'idée d'une autre personne. Je ne dis pas que je n'arriverais jamais mais je ne vois pas comment et surtout actuellement je n'ai absolument pas ce désir-là.

KLEMENTOWICZ: Est-ce que vous travaillez à d'autres textes en ce moment? Est-ce que vous avez des projets éventuels que vous voudriez mentionner?

ANFOUSSE: J'ai des livres de jeux pour les Editions Ovale qui sortiront au printemps prochain. Il y a aussi toute une série d'histoires qui s'appellent *Les contes du Boulevard Saint-Joseph*. Ce sont de petites histoires qui se passent sur une rue au coin du Boulevard Saint-Joseph et je n'ai pas fait actuellement tous les dessins de ça. Je n'ai pas encore d'éditeur précis parce que je ne sais pas encore exactement la forme que vont prendre les livres — c'est-à-dire si

je vais les mettre cinq histoires dans le même livre ou s'il va faire une série en ne prenant qu'une histoire par livre. Ces histoires pourraient être aussi un scénario de film alors ça peut être différentes choses; disons que c'est en préparation — c'est un projet et ça peut prendre plusieurs formes. Et je peux vous dire que j'ai des dizaines de projets sur la table. Si l'on pense qu'un livre parce qu'il se lit vite ça se fait rapidement, ce n'est du tout le cas. Cela prend beaucoup de temps: le temps d'y penser, le temps de le préciser, le temps de l'écrire et de le dessiner et ça ne se fait pas en quelques semaines. Cela prend souvent quelques mois et aussi pour la maison d'édition il faut faire la séparation de couleurs, il faut imprimer le livre et après cela le distribuer et en faire la promotion. C'est un moyen de communication qui est long mais qui est plus profond qu'un médium qui passe très vite. Un livre c'est un objet qui reste dans la maison, qui peut être repris à différents moments. Il faut y penser plus longtemps et disons que mon engagement dans la vie est de penser, d'imaginer, d'avoir des idées, de concevoir et de mettre en marche des livres, des jeux, des disques et peut-être une émission de télévision ou un film pour ce qu'on appelle les tout petits. Ces petits vivent dans notre monde; c'est la chose que je répète souvent car on nous donne l'impression parfois qu'ils existent dans un monde autre que le nôtre. J'aime mieux partir de cette idée quand je travaille que d'imaginer qu'ils sont ailleurs dans un autre monde.

*Michael Klementowicz* enseigne au département de français du Collège Huron à London en Ontario.



Ginette Anfousse